Besançon : esquisse de topographie religieuse jusqu'à la fin du XIe siècle

Autor(en): **Crozet, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **22 (1962)**

Heft 1-3: **Festschrift für Hans Reinhardt**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-164800

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Besançon
Esquisse de topographie religieuse jusqu'à la fin du XIe siècle

Par RENÉ CROZET

(Planches 2 et 3)

L'antique *Vesontio*, oppidum des Séquanes, avait déjà derrière elle un passé urbain vénérable, fortement marqué par l'empreinte de la Rome impériale et païenne lorsque les premiers ferments du christianisme y pénétrèrent. Ils devaient être fatalement générateurs de transformations progressives. Ces transformations, nous ne les envisagerons ici que sur le plan strictement topographique et urbanistique. On connaît le site de Besançon, déjà saisissant sur la carte, inoubliable quand on l'a contemplé du haut de l'isthme entaillé de falaises abruptes qui sépare les deux courbes concaves du Doubs reliées par une ample boucle épanouie vers le nord-ouest. C'est un site classique de ville de méandre presque entièrement ceinturée d'eau. Cette ceinture est utile à la défense aussi bien qu'au trafic. Là où, au sud-est, elle reste ouverte, il suffit de la verrouiller en fortifiant l'arête étranglée qui sépare l'amorce et l'achèvement du méandre. Ce fut fait de longue date, peut-être même avant la conquête romaine. Il faut pourtant pénétrer dans ce réduit et, bien entendu, en sortir si l'on veut que les quelques dizaines de milliers d'habitants qui peuvent y tenir à l'aise bénéficient de la circulation générale. Il faut franchir la rivière là où les rives sont relativement basses. Ce fut réalisé également très tôt par le pont Battant auquel on assigne des origines romaines. Il fut établi au nord-ouest de la boucle, à l'opposé de l'acropole fortifiée. Par une conséquence inéluctable, l'axe primitif de la voirie bisontine relie le pont à l'acropole. C'est la Grande-Rue dont on a fort heureusement conservé le nom expressif, la *magna rua*, tronçon urbain d'une voie de circulation générale escaladant les premières pentes des plateaux jurassiens. Le monopole exclusif réservé au pont Battant comme organe de franchissement du Doubs jusque dans les temps modernes explique que la Grande-Rue jouant, si l'on veut, le rôle de *cardo* n'ait pas été recoupée par de véritables voies *décumanes* d'importance égale. Il s'agit en résumé d'une armature urbaine simple et logique issue d'une stricte adaptation de l'effort humain aux structures naturelles (Pl. 3).

Le génie romain s'était manifesté à *Vesontio* par l'implantation de l'appareil monumental usuel pour des cités de cette importance: un arc triomphal du IIe siècle luxueusement orné, la porte Noire, enjambant la *magna rua* là où elle aborde les rudes pentes qui montent à l'acropole, en avant et un peu en contre-bas de cet arc, une nymphée alimentée par l'aqueduc d'Arcier, un amphithéâtre relégué au-delà du pont Battant sur la rive droite du Doubs, des sanctuaires païens difficiles à localiser et à définir, un champ de Mars que bordait la courbe occidentale de la rivière (actuelle promenade Chamars), des habitations privées plus ou moins luxueuses et enfin des nécropoles refoulées, elles aussi, sur les marges de la cité ou au-delà de l'eau[1]. L'acropole ne portait pas que des constructions à usage militaire. Une vue cavalière du XVIIe siècle renforcée par des témoignages

[1] *M. Poëte*, «Besançon, étude d'évolution de ville», dans la Vie Urbaine, 1922 et 1923, avec reproductions de plans anciens; *H. Polge* «Topographie historique de la ville de Besançon», dans les Annales littéraires de Franche-Comté, 1947, p. 73–91; *L. Lerat*, «Vesontio ou Besançon romain, dans Congrès archéologique de France», CXVIII^e session tenue en 1960 en Franche-Comté, p. 18–29; *R. Tournier*, «La citadelle de Besançon», ibid., p. 69–78.

écrits figure, sur le haut des pentes, des colonnes antiques renversées attribuées comme on le devine à un culte idolâtre: *colomnae idolorum eversae*; elles aident à situer en ce haut lieu un sanctuaire païen dont on aimerait mieux connaître la destination précise[2] (Pl. 2).

C'est dans ce contexte classique que le christianisme s'infiltre et s'installe progressivement. Déterminer les étapes et la localisation de son implantation n'est pas chose aisée; ici comme ailleurs, les traditions hagiographiques enjolivées de légendes intéressées et la fausse érudition ont singulièrement embrouillé le problème. Un exemple typique en est fourni par l'attribution aux saints Ferréol et Ferjeux de l'évangélisation de la cité; des discussions sans issue les feraient vivre soit au Ier siècle soit au début du IIIe. On nous les montre d'abord persécutés dans la ville; ils se réfugient dans les alentours proches à l'ouest de la boucle du Doubs; ils sont martyrisés, dit-on, dans l'amphithéâtre; leurs restes sont retrouvés vers 370 par l'évêque saint Aignan et déposés dans une crypte sur laquelle le prélat élève une église. Il se fera enterrer à côté d'eux; son exemple sera suivi par son successeur saint Sylvestre[3]. Dans la mesure où on peut ajouter foi à ces traditions, que nous enseignent-elles? Le christianisme est, au début, proscrit des limites de la cité antique; ses premiers adeptes doivent s'installer en dehors du cadre urbain. Si saint Ferréol est réellement évêque comme on l'affirme et saint Ferjeux diacre, la hiérarchie ecclésiastique se dessine tout en restant itinérante et peut-être clandestine. L'église Saint-Ferjeux, aujourd'hui représentée par une construction moderne, aurait revêtu primitivement le caractère d'une basilique funéraire suburbaine choisie par deux évêques du IVe siècle comme lieu de leur sépulture afin de se trouver en une sorte de communauté spirituelle avec les premiers apôtres de leur foi. A cela, rien d'invraisemblable.

Mais il ne suffit pas de dire qu'à partir des saints Ferréol et Ferjeux il y a une hiérarchie ecclésiastique même si l'on met sérieusement en doute, à la suite de Mgr Duchesne, la valeur historique des premières listes épiscopales[4]. Ce qu'il faut tenter de définir, ce sont les modalités d'implantation topographique de la religion nouvelle qui passe, comme partout, de la clandestinité et de la persécution à l'affirmation au grand jour. Le fait capital réside dans la fixation précoce des églises épiscopales sur l'acropole traditionnellement guerrière et sacrée comme le montrent les colonnes aux idoles de la vue cavalière du XVIIe siècle.

En réalité, les modalités de détail sont d'autant plus mal définies qu'il y a eu, plus nettement qu'ailleurs, pluralité d'églises épiscopales, plus exactement deux cathédrales: Saint-Jean l'Evangéliste et Saint-Etienne. Cette situation a duré jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Qui dit dualité de cathédrales dit dualité de chapitres et, presque fatalement, rivalité de chapitres qui porte sur des questions d'antériorité relative, de préséance et d'intérêts. Ce n'est ni à Chifflet, ni à Dunod de Charnage ni même, avouons-le, aux auteurs modernes qu'il faut demander de grandes clartés sur ces problèmes. Pour Dunod de Charnage qui dédie son livre en 1750 à l'archevêque Antoine-Pierre de Grammont, il ne fait pas de doute que la cathédrale Saint-Jean l'Evangéliste – vocable rare, souligne-t-il – est l'église-mère. Il le fait d'autant plus aisément que, depuis 1675, l'autre cathédrale, Saint-Etienne, désignée par certains auteurs comme ayant été l'église-mère a disparu; elle a été rasée avec toutes ses annexes par Vauban pour élever la puissante citadelle qui a rendu à l'acropole sa vocation presque exclusivement guerrière. Saint-Jean l'Evangéliste aurait eu pour origne une *capella primitiva* fondée par l'évêque saint Lin à usage de baptistère, légèrement au-dessus de la porte Noire sur les premières pentes de l'acropole. On s'étonne au premier abord qu'issue d'un baptistère elle n'ait pas porté le titre de Saint-Jean-Baptiste que nous trouverons plus loin attaché à une autre église. Cependant, elle aurait reçu très tôt des reliques de

[2] Cette vue cavalière est reproduite dans *R. Tournier*, «Les églises comtoises, leur architecture, des origines au XVIIIe siècle», Paris, 1954 pl. I.

[3] *Grégoire de Tours*, «De gloria martyrum», ch. LXXI, dans Migne, Patrol. latine, t. LXXI, col. 768; *J. J. Chifflet*, «Vesontio, Civitas imperialis libera, Sequanorum metropolis», Lyon, 1618; *F. I. Dunot de Charnage*, «Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon», Besançon, 1750, 2 vol.; chanoine *A. Monnot*, «Le vieux Besançon religieux», Besançon 1956.

[4] *L. Duchesne*, «Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule», t. III, Paris 1915, p. 198 et suiv.

saint Etienne; mais comme il est difficile d'authentifier celles-ci avant 415, date traditionnelle de l'invention du corps du protomartyr[5], on dira qu'il s'agit d'une pierre de la lapidation et de portions de vêtement. Elle portera en fait de multiples vocables: Notre-Dame, Saint-Jean, Saint-Etienne et la Sainte-Croix. Cependant, dès le début du Ve siècle, au temps, dit-on, de l'évêque Fronimius, l'arrivée de fragments du corps de saint Etienne déterminera la construction d'une seconde église épiscopale, plus haut sur l'acropole, tout près – comme par une manière de symbole – des colonnes païennes renversées. Ce sera la cathédrale Saint-Etienne. Il ne manquera pas d'auteurs pour soutenir qu'elle avait succédé à un oratoire primitif d'origine obscure et qu'elle était l'église mère tandis que Saint-Jean-l'Evangéliste ne remonterait au plus tôt qu'au IXe siècle, au temps de l'archevêque Bernoin (vers 797–vers 840)[6]. L'essentiel, pour l'objet de cette esquisse, c'est d'enregistrer les faits suivants: dès le haut moyen âge, la *civitas* voit s'accentuer son nouveau caractère religieux par l'implantation d'un groupe épiscopal complexe représenté par un baptistère et par deux églises cathédrales assez voisines l'une de l'autre, étagées vers le sommet de l'acropole. Du point de vue liturgique, ce rassemblement d'édifices témoigne plus nettement encore qu'en d'autres cités, du désir de réunir des églises dédiées à la Vierge et au protomartyr. Par la suite, sans malheureusement qu'on puisse dater ces faits avec précision, les deux cathédrales seront entourées d'annexes et dotées de sanctuaires satellites. Dès l'époque carolingienne, Saint-Jean-l'Evangéliste a eu deux cloîtres, l'un au nord, pour les chanoines soumis à la règle de saint Colomban par l'évêque Abbo (VIIIe siècle), l'autre, au chevet du chœur occidental pour l'évêque[7]. De ce côté, s'élevait aussi le palais archi-épiscopal. Non loin de l'église, la vue cavalière du XVIIe siècle révèle une chapelle Saint-Eugène. La cathédrale Saint-Etienne avait également son cloître enveloppant le chevet de l'édifice et, dans son voisinage assez proche, deux églises, Saint-André et Saint-Michel et une chapelle Saint-Martin. Un jour viendra où les chanoines sortiront de leurs dortoirs et de leurs cloîtres pour vivre dans ces petites maisons environnées de jardins clos que révèlent les anciens plans. Ainsi, jusqu'à l'opération radicale de Vauban balayant Saint-Etienne et ses annexes, la fonction religieuse avait pris le pas sur toute autre depuis la porte Noire, presque jusqu'au sommet de l'arête qui domine la ville. Une rapide incursion dans le Besançon d'aujourd'hui, aux abords de la cathédrale Saint-Jean, rue du Chapitre, entre autres, permet d'évoquer cet aspect des choses.

Cette prépondérance presque exclusive de la fonction religieuse dans une zone aussi caractérisée ne doit pas faire négliger l'implantation successive dès le haut moyen âge d'autres sanctuaires en divers points du lobe du méandre originel et même au-delà. Dans la plupart des cas, cette implantation procède ou bien des nécessités de la vie paroissiale en liaison avec le développement du peuplement urbain, ou bien de l'essor de la vie monastique. Le groupe épiscopal complexe définit essentiellement la Cité. Il s'agit maintenant du Bourg étalé dans la partie basse du lobe et éventuellement des faubourgs (Figure). Une ambiguïté subsiste cependant au sujet de l'église Saint-Jean-Baptiste. On la situe au voisinage de la *magna rua* avant que celle-ci s'engage sous la porte Noire en montant vers la cité épiscopale[8]. Son vocable et sa proximité relative de la cathédrale Saint-Jean-l'Evangéliste font penser à une fonction baptismale, hypothèse renforcée par le fait qu'elle s'élevait sur l'emplacement de la nymphée dont les restes sont visibles dans le square Castan. Par ailleurs, la discrimination entre les églises monastiques et les églises paroissiales est rendue

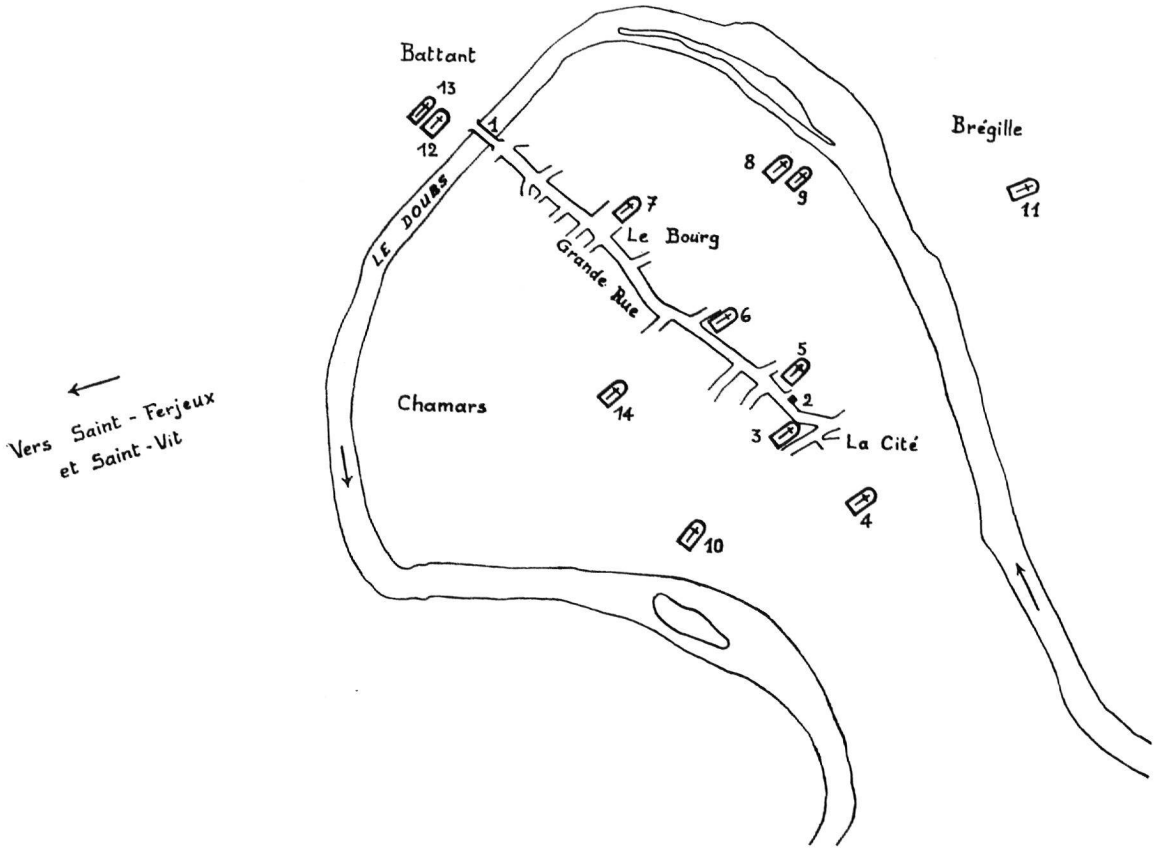
[5] *E. Mâle*, «La fin du paganisme en Gaule», Paris 1950, p. 228.

[6] *J. Gauthier*, «Les deux cathédrales de Besançon», dans le Bull. archéologique, 1897, p. 128–138; id., «Etude archéologique sur la cathédrale Saint-Etienne de Besançon», ibid., 1900, p. 449–461; chanoine *Clère*, «La cathédrale de Besançon», dans les Mém. de la Société d'Emulation du Doubs, 1943, p. 25–46.

[7] Gallia Christiana, t. XV, col. 19; le cloître de l'évêque est sans doute celui, très simple, dans lequel Pierre Damien a vu vivre, en 1063, l'archevêque Hugues Ier de Salins; *M. Duvernoy*, Regestes de Hugues Ier, XLIXe archevêque de Besançon (1031–1066), dans le Bull. de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon, 1847, p. 115–169.

[8] Chanoine *A. Monnot*, op. cit., p. 27 et pl. VII.

souvent difficile par suite de l'emploi assez vague dans les textes du terme *monasterium* décerné à tout établissement desservi par des communautés de clercs à structure imprécise. C'est le cas pour l'église Saint-Maurice que les vieux auteurs font remonter au temps de l'évêque Sylvestre (IVe siècle)[9]. Sa situation en bordure de la Grande-Rue la relie étroitement à la vie du Bourg. La même remarque s'impose pour Saint-Pierre attribuée à l'évêque saint Eusèbe (début du IVe siècle) qui y aurait été enterré ainsi que ses successeurs saint Nicet et saint Prothade (début duVIIe siècle).



Besançon, schéma de la topographie religieuse jusqu'à la fin du XIe siècle. *1* pont Battant; *2* porte Noire; *3* cathédrale Saint-Jean-l'Evangéliste et annexes; *4* cathédrale Saint-Etienne et annexes; *5* église Saint-Jean-Baptiste; *6* église Saint-Maurice; *7* église Saint-Pierre; *8* abbaye Saint-Paul; *9* église Saint-Donat; *10* abbaye de Jussa-Moutier; *11* abbaye Saint-Martin de Brégille; *12* église collégiale de la Madeleine; *13* hospice Saint-Jacques-des-Arènes; *14* abbaye Saint-Vincent.

Elevée, elle aussi, non loin de la Grande-Rue plus près du pont Battant, elle est dite *in suburbio* ou *extra muros*; ainsi, pour les rédacteurs de ces textes traditionnels, la véritable *civitas* reste l'acropole et ses cathédrales[10].

A ce chapelet d'églises qui s'égrène en fonction de l'axe urbain viennent s'ajouter les fondations proprement monastiques implantées dans les parties périphériques du lobe, là ou les plans du XVIIe siècle révèlent encore d'assez larges surfaces de faible densité de peuplement. La plupart remontent au temps de l'évêque saint Donat (628–638), ancien moine de Luxeuil. L'une des plus caractéristiques est Saint-Paul bâtie sur l'emplacement présumé du *palatium* romain sur le pourtour oriental de la ville[11]. L'abbatiale complétée par une petite église Saint-Donat a servi de

[9] Id., ibid., p. 40.

[10] Gallia Christiana, t. XV, col. 5 et 13–14.

[11] *R. Tournier*, «L'ancienne abbatiale Saint-Paul de Besançon», dans le Bull. Monumental, 1954, p. 167–190; Gallia Christiana, t. XV, col. 16, 17, 36, 48.

basilique funéraire au fondateur, à ses parents, duc et duchesse de Haute-Bourgogne, aux évêques Miget († vers 670) et Ternat († vers 680) et aux archevêques Hugues Ier de Salins († 1070) et Humbert († 1162). Saint-Paul apparaît ainsi comme un exemple typique de ces monastères suburbains de lointaine origine où l'usage des sépultures épiscopales persiste jusqu'à ce que les cathédrales elles-mêmes reçoivent régulièrement les dépouilles mortelles de leurs prélats. A la même initiative de saint Donat remontent le monastère de femmes de Jussa-Moutier installé au pourtour sud-ouest du promontoire et, sous une forme moins sûre, celui de Saint-Martin de Brégille à l'est du méandre et de caractère suburbain encore plus accusé[12]. Une seconde vague de fondations monastiques urbaines ou suburbaines se manifeste comme partout vers le milieu et la seconde moitié du XIe siècle en liaison avec la réforme de l'Eglise[13]. Elle est marquée par le développement donné à une obscure chapelle Saint-Laurent située au-delà du pont Battant, sur la rive droite du Doubs, fondée, dit-on, par l'évêque saint Léonce; ce développement dû à l'archevêque Hugues Ier de Salins aboutit à la construction de la collégiale de la Madeleine vers 1043–1062[14]. Elle traduit en même temps l'importance prise par ce faubourg, tête de pont, où se situe également l'hospice Saint-Jacques-des-Arènes fondé pour les pèlerins de Galice. Elle est suivie, au temps de l'archevêque Hugues II, par l'établissement des bénédictins à Saint-Vincent un peu à l'ouest de l'axe tracé par la Grande-Rue (fin du XIe siècle). Ainsi se précise, en attendant les développements ultérieurs, le processus de répartition des plus vénérables institutions chrétiennes de l'antique *Vesontio*; à peu d'exceptions près, il obéit à des conditions générales comparables à celles qu'on discerne en tant d'autres cités de lointaine origine; la puissante configuration du site urbain et les particularités de l'histoire locale lui confèrent cependant une physionomie propre que cette esquisse tend à mettre en lumière.

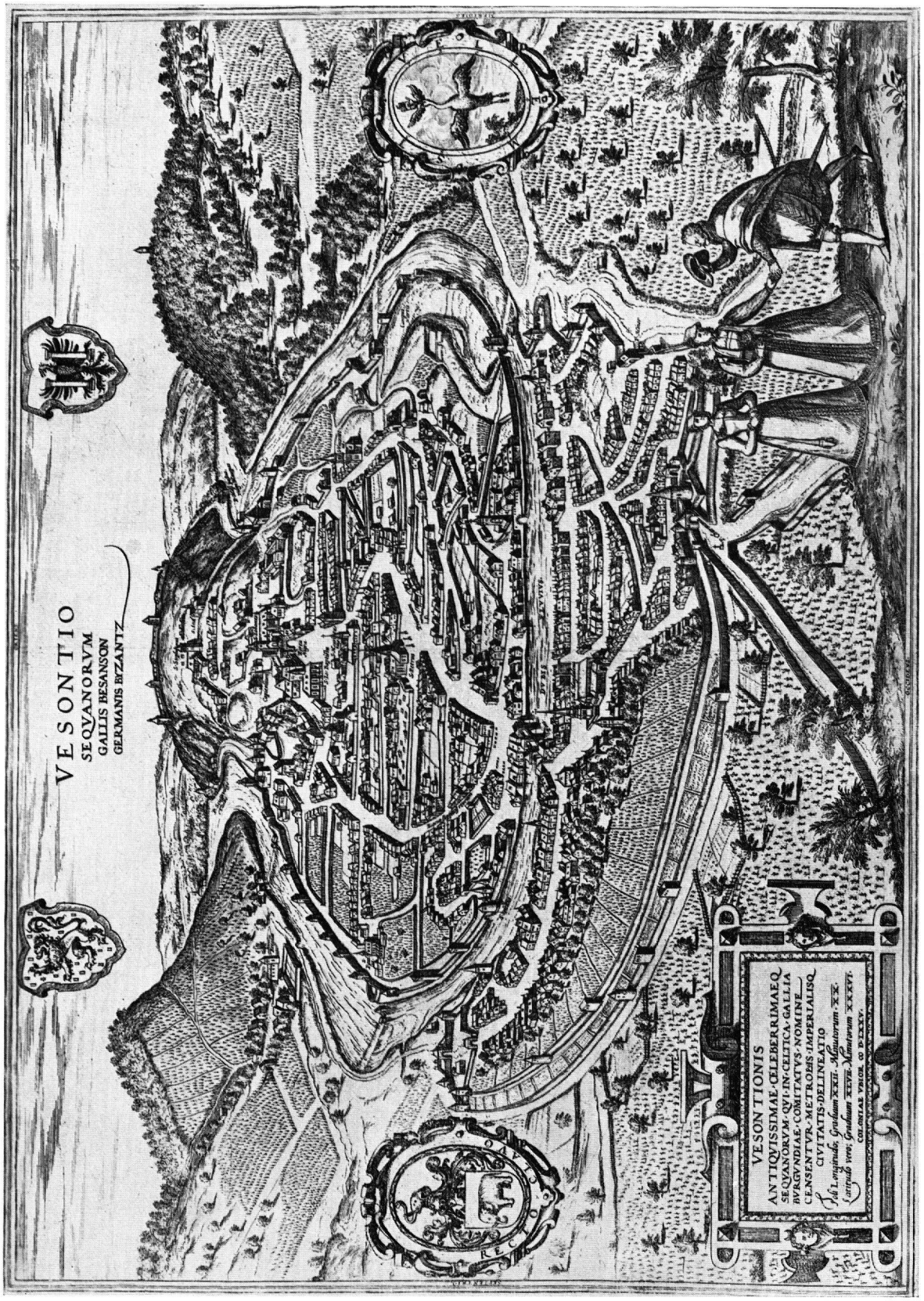
[12] Chanoine *A. Monnot*, op.cit., p. 51 et 131.

[13] Il est difficile de tenir compte ici de la fondation de l'archevêque Bernoin (vers 797–vers 840) du monastère de Saint-Vit, où ce prélat a été enterré; situé selon Dunod de Charnage (op.cit., t. I, p. 77) à trois lieues de la ville, sans doute là où se trouve le village du même nom (arr. de Besançon, canton de Boussières), il ne peut être mentionné dans cette esquisse que pour mémoire.

[14] Gallia Christiana, t. XV, col. 8; *R. Tournier*, «L'église de la Madeleine à Besançon», dans Congrès archéologique de France, Franche-Comté, 1960, p. 79–86; chanoine *A. Monnot*, op.cit., p. 44.

PROVENANCE DES ILLUSTRATIONS

Planches 2 et 3: Photo Bibliothèque Municipale de Besançon (d'après *Braun et Hogenberg*, CIVITATES ORBIS TERRARUM, pl. 16)
Figure: Mme Monique Bodin del.



Vue cavalière de Besançon en 1575, Gravure de Pierre d'Argent.

R. CROZET : BESANÇON, ESQUISSE DE TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE JUSQU'A LA FIN DU XIe SIÈCLE

Besançon à la fin du XVIIe siècle. Reproduction d'un plan-relief conservé à l'Hôtel des Invalides à Paris.

R. CROZET: BESANÇON, ESQUISSE DE TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE JUSQU'A LA FIN DU XIe SIÈCLE